**A Bayonne, un havre de passage pour les migrants**

Par [Cyrille Pitois, Envoyé spécial à Bayonne. Photos Marion Vacca](https://www.liberation.fr/auteur/18161-cyrille-pitois) — 17 septembre 2020 à 18:26

## Sur les rives de l’Adour, un centre géré par l’intercommunalité avec le soutien des élus de tous bords permet aux exilés de séjourner trois nuits avant qu’ils ne reprennent leur route vers le nord. La greffe a pris et la police reste pour l’instant à distance.

C’est un lieu peu visible de l’extérieur, quai de Lesseps, sur les rives de l’Adour à Bayonne, à quelques mètres de l’espace d’art contemporain le Didam et du cinéma d’art et essai l’Atalante. Derrière l’imposant portail métallique, la cour est dominée par des fortifications à la Vauban. Autour de cet espace bitumé sont alignés d’anciens et austères locaux de stockage de l’armée. Atmosphère à mi-chemin entre un garage et un refuge de montagne. Dans le dortoir des hommes et les deux chambres, plus intimes, réservées aux femmes, 120 lits de camp alignés sous les néons accueillent des migrants en transit. Peu de fenêtres, un self improvisé pour la distribution des trois repas par jour. L’ambiance n’est pas à la colonie de vacances. Dans un autre hangar, quelques tapis sont étalés au sol pour proposer une salle de prière sommaire. Un autre garage abrite une batterie de machines à laver qui tournent sans relâche. Un troisième plein de frigos et de micro-ondes sert au réchauffage des repas. Depuis 2018, le Pays basque est une étape de plus en plus fréquentée sur la route des migrants africains qui transitent par l’Espagne avant de rejoindre la région parisienne ou le nord de l’Europe.

Les visages sont graves, mais en mode pause : ici on s’arrête pour reprendre son souffle à l’abri des menaces. «Ils peuvent rester trois jours et trois nuits. A leur arrivée, on leur remet une couverture, une serviette de toilette, tous les produits d’hygiène nécessaires, et on leur explique le règlement. Si ça ne leur convient pas, ils peuvent repartir», explique Philippe, responsable de ce centre et salarié de la communauté d’agglomération du Pays basque avec cinq autres permanents.

### ****Parenthèse****

Ces jours-ci, Pausa accueille à peine une centaine de personnes. Précédemment, le centre a connu la saturation et même la surpopulation. La peur du Covid et les restrictions de circulation dans certains Etats ont provisoirement réduit le flux. Les journées s’étirent au rythme que procure une parenthèse de récupération dans un voyage qui flirte souvent avec la violence, le désespoir et la mort.

Ceux que Philippe appelle avec sa rugueuse tendresse «les gamins» ont jusqu’à deux ans de voyage au compteur. Majoritairement des garçons. Beaucoup sont partis à 16 ou 17 ans de leur village d’origine, en Guinée, au Mali ou en Côte-d’Ivoire. Leurs rêves d’une vie meilleure en Europe se sont heurtés à la faim, la torture, l’extorsion d’argent, les sévices sexuels… Hervé, 19 ans, a quitté sa mère au Cameroun. «J’ai travaillé là-bas pour une entreprise de friperie. Comme je travaillais bien, on m’a fait croire qu’il y avait du travail pour moi en Belgique.» Hervé décide de partir. «Je voulais juste travailler.» Il confie toutes ses économies à des gens qui doivent organiser son voyage… et qui vont l’abandonner dans le désert. Sauvé d’une déshydratation mortelle par des Touaregs, il est racketté encore et doit travailler gratuitement pour acheter sa liberté. Tamanrasset, Oran, autant de souvenirs de petits boulots ingrats, d’hébergements indignes ou de nuits à la belle étoile et de repas trop rares. Il parvient à Tanger, au Maroc, après avoir échappé de peu à une tentative de viol. A deux reprises, il est arrêté par la police marocaine et déporté en Mauritanie. Chaque fois, il revient vers le détroit de Gibraltar pour embarquer sur des pneumatiques de fortune. «J’ai cru mourir plusieurs fois quand les vagues nous passaient au-dessus.» Il finit par en acheter un lui-même et le partager avec quelques autres migrants. Avant que l’équipage improvisé ne soit finalement sauvé par un bateau espagnol.

### ****«Prunelle»****

«C’est via le réseau social WhatsApp qu’ils découvrent Pausa. Notre publicité se fait toute seule», explique Philippe. «Le téléphone portable c’est leur prunelle, souligne Christine Lauqué, maire adjointe aux solidarités de la ville de Bayonne et vice-présidente de la communauté d’agglomération. Tout est là : le moyen de communiquer entre eux, avec la famille, mais aussi de conserver des photos ou des papiers pour ceux qui en ont. Et aussi de chercher et réserver les bus pas chers.»

C’est d’ailleurs autour de cet outil qu’a commencé concrètement l’accueil par la ville de Bayonne. En 2018, le maire UDI, Jean-René Etchegaray, fait installer une borne électrique au pied de la gare routière avec des prises de courant disponibles pour recharger la batterie du précieux compagnon de voyage. Quand l’Italie durcit ses contrôles aux frontières, les migrants prennent l’option de la route marocaine et espagnole et débarquent en France par le Pays basque. La présence régulière et croissante de migrants alerte la mairie. Ils errent autour de la place des Basques, la gare routière de l’époque, en attendant des bus qui les conduiront plus au nord.

«Nous avons été sensibilisés par des riverains qui commençaient à s’organiser pour leur distribuer un peu de nourriture», se souvient Christine Lauqué. Les bénévoles du collectif Diakité et l’association Atherbea s’investissent alors pour organiser l’accueil. La mairie finance, puis prend progressivement la main et transfère la compétence à l’intercommunalité, la plus grosse de France : «Les 232 élus de tous bords représentant les 158 communes membres ont approuvé à l’unanimité», se réjouit Christine Lauqué. La facture mensuelle dépasse 65 000 euros. «Les premiers temps, le maire de Bayonne recevait des lettres anonymes dénonçant cette politique d’accueil. Même ceux-là ont fini par se fatiguer», sourit l’élue. Le sujet ne s’est pas davantage invité dans la dernière campagne des municipales. Christine Lauqué espère que d’autres communes situées sur l’axe de voyage vont s’engager à leur tour en créant des accueils ou des pauses repas sur des points de passage. «Rien ne laisse penser que les arrivées seront moins nombreuses. Et nous, nous n’irons pas plus loin.»

### ****Harmonie****

«Des tensions ici ? Franchement, c’est rare», assure Philippe. Le gardien du centre est fort d’expériences multiples, y compris dans l’armée. Il a développé des compétences, entre bienveillance et fermeté, qui lui permettent, avec sa petite équipe, de préserver l’harmonie des relations entre tout le monde, toutes les religions, toutes les origines qui font escale ici. «Il faut un ensemble structuré. Il y a des heures fixes pour les repas, des volontaires qui donnent un coup de main à la cuisine, aux machines à laver et aux différentes tâches. Il n’y a que pour la vaisselle que des personnes sont désignées. Mais chacun est libre d’entrer et de sortir comme il veut, de 8 heures à 20 heures. Et tout se passe bien.»

Chaque après-midi, un vestiaire renouvelé grâce à des dons permet de changer de vêtements. «C’est comme une petite ville. Il faut une bonne organisation pour que tout se passe bien», martèle Philippe, qui ne boude pas la comparaison de son rôle avec celui de chef de village. «Quand il y a un problème, on vient me consulter. Je tente d’arranger ça sans élever la voix.» Pausa a déjà connu trois naissances. A chaque fois, Philippe a été choisi comme parrain. Les mineurs non accompagnés sont orientés vers les services du conseil départemental. Et l’hôpital de Bayonne prend le relais auprès de ceux qui ont besoin de soins. Le Covid a eu le bon goût de ne pas rôder dans l’enceinte du centre. Mais par précaution, les bénévoles ont renoncé à la préparation des repas. Une société de restauration payée par l’intercommunalité a pris le relais.

Dans la cour, c’est coiffeur au soleil ou match de foot improvisé, en attendant le prochain bus pour poursuivre le voyage d’une vie. La gare routière a délaissé la place des Basques pour installer ses arrêts sur le quai de Lesseps, devant le centre Pausa. Christine Lauqué : «Il a fallu convaincre les compagnies et les chauffeurs. Mais c’était indispensable pour répondre aux besoins des migrants. Ils ne viendraient pas à Pausa si les bus ne s’arrêtaient pas devant.» L’accueil crée-t-il un appel d’air de migration en proposant cette pause bienveillante ? L’élue renvoie : «Ils étaient là. Ils étalaient leurs affaires et leur mal-être sur la place des Basques. On n’allait pas rester sans rien faire !»

Un fragile modus vivendi avec les autorités évite que la police ne vienne aux portes du centre contrôler les papiers. «L’immense majorité est en situation irrégulière. La sous-préfecture et la police n’interviennent pas, retrace Philippe. Mais il n’y a aucune convention écrite. Ça ne tient qu’à un fil. Si un jour il y a d’autres consignes du gouvernement…» Un fil si fragile que la préfecture n’a pas répondu à nos demandes sur ce sujet. La vigilance de Philippe a déjà permis de détecter des ballets répétitifs de voitures qui déposaient des personnes devant le centre. «Il m’arrive de repérer des passeurs et de faire remonter l’information.»

### ****Energie****

Ici, on livre peu ses projets personnels. Chaque voyageur espère rejoindre une connaissance ou aspire à un bon plan de travail en région parisienne, en Angleterre ou en Allemagne. Un seul objectif : gagner un peu d’argent et pouvoir partager avec la famille restée au pays.*«Mon pays n’est pas l’enfer, la France n’est pas le paradis. Je ne demande pas l’asile. Je veux juste travailler»,* se justifie Hervé, le jeune Camerounais. Sa route à lui s’est arrêtée au Pays basque. Une bénévole lui a proposé quelques heures de jardinage. Puis un voisin de cette bénévole, frappé par sa belle énergie, l’a embauché comme ouvrier agricole pour soigner les vaches. Hervé adore ça. Il a désormais des papiers et vient d’échouer de très peu à l’examen du permis de conduire. *«Je compte bien me présenter à nouveau.»* Il envoie un peu d’argent à sa mère et passe régulièrement au centre Pausa pour saluer l’équipe et échanger avec des migrants. Bonus basque : le club de rugby de la commune voisine de Bardos l’a recruté.

[Cyrille Pitois Envoyé spécial à Bayonne. Photos Marion Vacca](https://www.liberation.fr/auteur/18161-cyrille-pitois)